

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Patrick Imbert nous invite à participer à la planétarisation de la conscience avec *Convergences* de Jean Le Moyne

Patrick Imbert

Number 3, September 1976

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1364ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Imbert, P. (1976). Review of [Patrick Imbert nous invite à participer à la planétarisation de la conscience avec *Convergences* de Jean Le Moyne]. *Lettres québécoises*, (3), 22–26.

# Patrick Imbert nous invite à participer à la planétarisation de la conscience avec **Convergences** de Jean Le Moyne

Voilà bien un ouvrage qu'il ne s'agit pas de revisiter une fois en passant parce que l'on ne sait pas trop quoi faire de sa journée ou que l'on veut passer pour cultivé! Car *Convergences* est d'une modernité étonnante et d'une profondeur si rare que l'on serait tenté d'en relire des passages chaque jour afin de se donner matière à réflexion. Il est, en effet, des livres que l'on peut lire et relire sans se lasser et en découvrant continuellement des éléments nouveaux et inattendus; *Convergences* est un de ces livres rares pour lesquels les éloges ne sauraient tarir. Pour bien saisir toute la profondeur des réflexions qu'il contient, il faut le lire comme si on ne l'avait jamais feuilleté, comme si on ne le revisitait pas, mais qu'on apprenait à le connaître. C'est avec fraîcheur et ouverture d'esprit et de cœur qu'il faut se pénétrer du texte. Que nous connaissions Jean Le Moyne ou non n'importe pas au départ. Seul ce qu'il nous dit dans *Convergences* doit d'abord être pris en considération, analysé et compris.

Ce recueil d'essais couvrant une période assez étendue, puisque certains d'entre eux sont de 1943, tandis que d'autres ont été écrits en 1961, traite de différents thèmes ou problèmes: littérature, musique, femme et société, religion, nationalisme, fra-

ternité universelle, etc. Mais, au fait, que signifie ce titre quelque peu énigmatique comme s'il servait à cacher, tout en en donnant le goût, quelque grande vérité? Ce titre, dont tout le recueil est une éblouissante illustration, se trouve expliqué par Jean Le Moyne lui-même: «Les parallèles qu'il serait possible de multiplier de la sorte, nous verrions peu à peu qu'elles n'ont rien d'euclidien: elles se rejoignent, elles s'inscrivent dans un monde adorablement convergent.» (p. 189). Ainsi il y a chez Jean Le Moyne une soif insatiable d'unité, d'universalité et un besoin très prononcé de sortir des cadres imposés, des conditionnements tout faits et des systèmes dépassés. Teilhard de Chardin ne fut pas lu en vain. Autrement dit, fondamentalement, Jean Le Moyne nous convie à une redéfinition complète de notre identité et à une révision des rapports avec nous mêmes et avec les autres.

Cette redéfinition de l'identité passe d'abord par des essais traitant de la littérature, quoique la préoccupation littéraire n'ait rien d'exclusif, comme notre essayiste nous l'indique lui même: «J'envisage la très générale formation humaine plutôt que la particulière formation littéraire.» (p. 17). La problématique de cette identité culturelle et littéraire passe, bien sûr, par la particularité du francophone

d'Amérique dont la formation générale se fit «en français et en Français» (p. 24). «La France était tout et tout lui était référé. Je n'avais conscience de n'évoluer que dans cet espace spirituel et selon lui; le reste c'était l'étranger.» (p. 25) Ainsi au départ Jean Le Moyne, qui reconnaît d'ailleurs la valeur de l'éducation qu'il a reçue, découvre un hiatus entre sa formation et la réalité qui l'entoure. Et la conscience de cette réalité qu'il appelle, la dualité nord-américaine, il annonce que «nous la devons à James. Nous la devons à un Américain et à une oeuvre d'expression anglaise» (p. 26). Et quelques années plus tard un autre écrivain, Jacques Languirand, notamment dans la pièce de théâtre intitulée *Klondyke* et dans l'essai qui la suit, insistera lui aussi sur cette dualité et sur l'importance de l'esprit d'aventure, du goût du risque, transcendant toute identité imposée. Pour eux deux, le monde anglophone saxon et l'Amérique en général ont profondément modifié la source européenne: «La chose anglo-saxonne nous est doublement présente: dans son originalité européenne et sa prodigieuse différenciation nord-américaine.» (p. 27). On pourrait penser qu'à partir d'une telle constatation Jean Le Moyne aboutirait, comme le suggère G. Tougas dans son *Histoire de la littérature canadienne-française*, à la volonté

de fonder une vraie littérature canadienne ou canadienne-française. Or une telle volonté n'est pas clairement marquée, non pas parce que cette option n'est pas souhaitée, mais plutôt parce que Jean Le Moyne recherche profondément la vérité de l'être, la vérité de la vie, et qu'il sait très bien qu'elle est passage, mouvance, évolution intérieure. Toute volonté est une étape dans le développement d'une société ou d'un individu particulier. Cette conscience est particulièrement marquée dans sa discussion du bilinguisme, car il perçoit nettement un manque d'équilibre (même s'il n'est que quantitatif) favorisant l'américain. «Ainsi le bilinguisme, cas personnel ou collectif, ne saurait être qu'une phase d'évolution vers le pôle dominant, lui-même en dérive vers un certain au-delà.» (p. 30).

Un deuxième trait de la problématique de l'identité canadienne-française est révélé par Jean Le Moyne avec une très grande lucidité dans son essai intitulé *La femme dans la civilisation canadienne-française*. Le constat de base est que, dans notre univers, la femme est totalement passée à l'état de mère et, qui plus est, de mère larmoyante. «Il est surprenant que la collectivité n'ait pas, sur l'écran de sa mythologie, projeté le couple» (p. 71). Une telle phrase, constative, avant tout, rapproche Jean Le Moyne de cet autre démonstrateur de mythes internationalement célèbre qu'est Roland Barthes (voir *Mythologies*). *Convergences* est aussi une tentative (réussie) de comprendre nos mythes, nos échelles de valeurs (ou pseudo-valeurs), notre système de pensée et nos contradictions. Et de cette négation de la femme, notre essayiste nous en donne des preuves tirées aussi bien d'*Angéline de Montbrun* que de Paul Morin ou des directeurs de conscience demandant «aux jeunes femmes de cesser de nourrir un bébé afin de pouvoir jeûner comme les autres en carême» (p. 91). De plus il ajoute: «Ce n'était pas assez, il fallait une mère pas bien, malade, souffrante et saignante et, pour l'aise et le bonheur de ses enfants, avec une belle parure de sept couteaux plantés en plein coeur.» (p. 107). Naturel-

lement nous n'en restons pas aux symptômes les plus pathologiques, mais nous sommes conduits à la source du mal qui est la perte de la joie: «Nous avons donc entrepris la conquête de notre monde en n'aimant pas le monde et en le refusant.» (p. 99) Plus on avance d'ailleurs dans l'analyse, plus on découvre des phrases assez conformes avec le mouvement féministe actuel qu'il s'agisse de Germaine Greer ou de B. Moran. Pour tout le monde Jean Le Moyne a parfois des phrases très dures et pourtant très vraies: «En général, les hommes considèrent les femmes, non seulement comme des êtres différents, mais encore comme des êtres à part, étrangers, inférieurs.» (p. 109).

Ainsi notre vie culturelle passe par une distorsion collective et personnelle pathologique grave: la négation de la femme en tant qu'être humain. Par la même occasion, et ceci est complémentaire, «les hommes furent diminués et retardés» (p.110). Bien sûr, Jean Le Moyne est le contraire d'un esprit exalté par le fanatisme et détruit par l'esprit de parti et il voit très clairement que cette attitude est quasi universelle et qu'elle a prévalu pendant des siècles. Toutefois il note qu'elle a été particulièrement forte au Canada français car elle s'enracine dans une religion déformée par un dualisme (phénomène lui aussi très général sur la planète) outrancier.

Dès lors, puisque nous remontons aux sources, *Convergences* nous guide jusqu'aux a priori d'un certain type de religion. Et Jean Le Moyne n'atténue pas ses critiques et ses remontrances, d'autant plus qu'il est, en fait, profondément religieux et profondément attaché au catholicisme. Mais le catholicisme d'un Teilhard de Chardin qui marche avec son temps et intègre toutes les données du monde moderne et toutes les découvertes scientifiques et anthropologiques n'a rien à voir avec le quasi fétichisme qui est remis en question dans *Convergences*. Il est bien certain aussi que les critiques de notre essayiste vont beaucoup plus loin que les pointes néo-voltairiennes de Jean-Charles Harvey qui, dans *Les demi-civilisés*, attaque, mais dans les détails, la religion. Rien de cette ré-

flexion philosophique qui atteint ici aux dimensions cosmiques. Plus précisément, que reproche notre écrivain mystique à la religion d'ici; quels sont les défauts inhérents à tout cléralisme institutionnalisé et sclérosé? Bien sûr, comme on vient déjà de le voir au sujet de la femme, on découvre la coupure totale entre esprit et corps «Notre morale est naïve comme un symptôme: la hantise sexuelle et l'obsession compensatrice de l'autorité que nous rencontrons ici nous situent en pleine psychopathologie.» (p.57). Et Jean Le Moyne ne mâche pas ses mots quand il s'agit de faire prendre conscience, comme tout homme qui vit d'un grand idéal, idéal de Foi et de fraternité humaine par delà les frontières, et qu'il voit l'aliénation et la mutilation générées par un système ou un mode de vie. Son message est fondamentalement un message d'amour, mais comme il le dit lui-même dans son entrevue à Radio Canada, l'amour n'a rien à voir avec la faiblesse, la sensiblerie ou les fumées du romantisme: «Mais l'amour s'exprime de bien des façons. Il s'exprime notamment par l'activité de l'intelligence.» (p.194; *Au bout de mon âge*). Ainsi la violence de ses réflexions est le symptôme de la recherche d'une Vérité supérieure: «Caractériser par le cléralisme notre atmosphère religieuse, c'est reconnaître l'évidence, c'est exposer une situation dramatique faite de scandale, d'aliénation, de désaffection, d'amointrissement, d'ennui, d'usure et de solitude.» (p. 53). «Sauf ce qui se passe sur l'autel on a généralement l'impression que l'appareil entier du culte est *made in Japan*.» (p. 125). Et on ne parle pas bien sûr des bingos qui ont lieu hebdomadairement, quand ce n'est pas quotidiennement, dans les cryptes de certaines de nos églises! En tout cas Jean Le Moyne a remarqué un fait tragique et pourtant quotidien: la dissociation de l'acte vital, de la vie et de l'acte religieux (p. 61); depuis, bien d'autres ont déploré ce fait qui passe par l'institutionnalisation à outrance de la religion. Ivan Illich, par exemple, lui aussi, attaque violemment cette démanègeaison de l'institutionnalisation qui irrite l'épiderme et les profondeurs de notre société. Et Ivan

Illich de critiquer l'institutionnalisation de la mort (maison funéraire) de la médecine, de l'éducation (école obligatoire). Jean Le Moyne en tout cas relève bien que l'on est en pleine mutilation de l'homme, que l'on morcelle, que l'on divise. Il semble n'y avoir plus de vécu, mais coupure entre vie laïque et religion. C'est alors qu'il reprend l'exemple de Rabalais et de Frère Jean et qu'il souligne que la Foi n'empêche pas d'être présent au monde et à la pointe des recherches philosophiques, scientifiques et autres. Ici aussi, encore une fois, il rejoint Teilhard de Chardin dont le « message mystique d'un bout à l'autre, nous dilate à la possibilité de tout choisir... » (p. 194).

Fondamentalement Jean Le Moyne s'oppose à tout ce qui réduit l'homme, à tout ce qui le mutile, à tout ce qui le sclérose, qu'il s'agisse de frontières physiques, culturelles, idéologiques ou autres. La racine de cette mutilation, d'ailleurs, réside pour lui dans ce qu'il condamne tout au long de ses essais: le dualisme. Ce dualisme que nous avons vu à l'oeuvre au sein du couple et de la religion, nous allons maintenant le découvrir dans le nationalisme. « Soit neuf et justifié, soit rétrograde et néfaste, l'esprit nationaliste est toujours une manifestation de primitivité. Immédiat, irrationnel et passionné, il est avant tout un témoin des moyennes inférieures de la collectivité, je veux dire de ces zones instinctives qu'un peuple n'a pas encore assumées en conscience ou dont, par suite de crises survenues au cours de son évolution, il a perdu possession. » (p. 69). Voilà de quoi choquer une bonne partie de nos écrivains, de nos intellectuels, et de la collectivité en général et pas seulement sur notre continent, mais sur l'ensemble de notre planète! Si Ivan Illich a choqué en remettant en cause les principes ou préjugés de base d'une bonne partie de la culture planétaire, (par exemple la remise en question de l'école obligatoire comme seul moyen d'éducation ou la notion bourgeoise d'enfance ou d'adolescence) Jean Le Moyne va choquer encore plus, car sa Foi et sa Fraternité le poussent à être prophète et à annoncer un âge où l'homme

sortira de l'enfance et du primitivisme pour atteindre à l'unification planétaire. Jean Le Moyne va donc ainsi beaucoup plus loin que cette parodie de fraternité et d'union comme on peut l'observer lors des assemblées de l'ONU. Il rejoint le grand rêve d'unification universelle tel que, jadis, au Moyen Âge, l'Église l'imaginait. L'identité que Jean Le Moyne nous propose de découvrir est donc fortement marquée d'idéal, d'évolution vers le point oméga (pour référer encore une fois à Teilhard!) et de positivité. Il ne rejette rien, car l'homme véritable, pour lui, est celui qui parvient à englober un ensemble, une totalité. « En ce qui me concerne, je ne resterais en famille à aucun prix, ma parenté fût-elle la plus authentiquement croyante ou la plus honnêtement laïcisante. Mon héritage français, je veux le conserver, mais je veux tout autant garder mon bien anglais et aller au bout de mon invention américaine. Il me faut tout ça pour faire l'homme total. » (p. 108). Pour atteindre à une vision des choses si profonde et si humaine, il faut avoir dominé ses peurs et mis à jour les impasses dans lesquelles son époque est engagée. Encore une fois il s'agit du dualisme.

De nos jours d'ailleurs ce dualisme est remis en cause, fondamentalement par un certain nombre de chercheurs dans nombre de domaines. Il suffit pour s'en convaincre de lire en psychiatrie l'ouvrage de R.D. Laing intitulé *Le moi divisé*. Il suffit de retenir ce que dit ce même R.D. Laing lorsqu'il relève notre manière de penser habituelle où apparaît toujours la dichotomie Moi et les Autres qui peut se transformer aisément en les blancs et les noirs, les catholiques et les juifs, etc., le tout reposant sur une idée de base, les bons, (Moi) les mauvais, (les autres). Inutile de dire qu'un tel dualisme ne favorise ni la compréhension ni le développement de sa propre personnalité et de son identité. Le mal qui atteint notre époque et qui nous mutile est donc le dualisme. « Hérésie fondamentale, névrose planétaire, le courant dualiste est universel, et il est presque impossible d'échapper à sa souillure. » (p. 55)

À quoi donc nous convie Jean Le

Moyne? À la découverte de notre vraie identité par delà les mutilations qu'individuellement ou collectivement elle a pu subir. Être soi pour notre grand penseur, ce n'est pas se laisser réduire par les clichés culturels ou autres, par les idéologies ou autres systèmes fermés. Être soi c'est parvenir à vivre dynamiquement en intégrant ses découvertes et en ne rejetant pas. Se laisser réduire à un courant dominant, se refermer c'est vivre dans le placage, l'apparence et le simili. Être soi c'est parvenir à aller au delà du dualisme qui est un moyen facile de rejeter le différent, que ce différent soi l'un quelconque des visages de l'autre suivant: l'anglophone, le juif, le noir, la femme, les voisins, ou le reste de l'univers! On ne rejette, on ne se referme sur soi que quand on a peur et l'on a peur quand on ne se connaît pas. Voilà ce que nous enseigne Jean Le Moyne. Et se connaître et connaître les autres n'est pas une démarche antithétique mais une démarche complémentaire. Soi et les autres vont de pair dans une dynamique qui nous entraîne vers la découverte de la totalité de l'homme à travers une conscience planétaire. C'est ce que dit Jean Le Moyne fondamentalement quand, à l'instar de Teilhard de Chardin, il nous invite à aller au delà de nous même pour réaliser pleinement et totalement notre nature d'homme. « L'humanité s'ignore et ne se connaît pas de la vraie connaissance du sang tant que persisteront les obstacles de l'orgueil, tant que se dresseront les barrières de nos hypocrites et subtils refus à la vérité du Christ, tant que les éléments irrationnels qui encombrent nos cultures et nos civilisations n'auront pas été conquis et réduits à une mesure convenant à la dignité de l'homme. » (p. 37).

**Patrick Imbert**

Jean Le Moyne, *Convergences*, Montréal, HMH, 1964, 324 p.  
*Au Bout de mon âge*, Montréal, Hurtubise HMH, 1972, 215 p., *Confidences de Jean Le Moyne* p. 183-204.